

Hors Champ

Quotidien des États Généraux du Film Documentaire de Lussas HS

Chroniques lussassiennes

Martine et Jérôme
de Gaël Lépingle

Bonjour l'accueil
de Vincent « Chouc » Clavaux

Lundi 21 août 2000

Cela faisait longtemps qu'il voulait l'em- mener à Lussas, voir du documentaire, bouffer du séminaire, et se triturer les neurones sous les cieux ardéchois. Là, loin de Paris et de ses habitudes de spec- tateur usé, Jérôme comptait secrète- ment sur le regard naïf de Martine pour se refaire une virginité, et retrouver « la bonne distance » qui semblait lui man- quer.

Ils s'étaient installés au Moulinage la veille au soir, et avaient à peine eû le temps de se remettre du voyage qu'à 10 heures pétantes Jérôme traînait une Martine encore groggy à la première projection du séminaire sur Srebrenica. Toute une journée passée à subir les témoignages des atrocités commises dans l'enclave martyr, ça démarrait pas par de la chantilly.

Le soir tombait, et le pastis était bien entamé lorsque Jérôme pris son ton le plus sentencieux :

– Trois films sur le même thème traités aussi différemment, c'est un très bon exer- cice pour commencer, tu trouves pas? Martine avait le ventre tellement noué que même le pastis ne passait plus.
– J'en sais rien, ouais peut-être, mais là tu vois j'ai pas vraiment eu l'impression de faire des exercices... J'ai pas trop la distance encore.

Jérôme sursauta. Encore ce mot.

– Justement, la distance c'est ce qui dif- férencie un film comme Au nom de l'humanité des deux autres. Alors qu'il a été réalisé par une femme directement impliquée dans les événements ! Seule- ment elle se désigne comme telle, on sait qui parle, tu comprends (il siffla d'un trait son reste de pastis). Et elle fait d'autant plus attention de ne pas se

laisser bouffer par l'émotion.

– Ouais c'est vrai, les pires tortures sont plus souvent racontées par le personnel du tribunal, par l'institution, moins par les victimes ou les témoins directs...

– Ça c'est un choix de réalisation ! Et la rigueur du traitement, l'austérité même de la forme, c'est quand même autre chose que...

Ici Jérôme allait à se lancer dans une grande tirade sur le chantage à l'émo- tion facile, le montage choc et la prise en otage du spectateur lorsque le flux de plus en plus dense de personnes se diri- geant vers la salle 2 lui fit réaliser que La Commune allait bientôt commencer.

Martine explosa.

– Attends ça dure plus de cinq heures et demie, on bouffe d'abord, on y va après !

– Mais la mise en place du film c'est essentiel pour...

– Tu fais ce que tu veux moi je bouffe d'abord.

Jérôme se résigna, pensant au magni- fique discours qu'il y aurait à tenir sur le chemin du retour à propos de la distan- ce, appliquée au dispositif du film de Peter Watkins. Les mots tourbillonnaient déjà dans sa tête lorsqu'il s'aperçut que pas une fois dans la journée il n'avait lais- sé Martine en caser une. Pour que son grand réapprentissage de spectateur aie une chance de voir le jour, il allait lui fal- loir prendre beaucoup sur lui...

Samedi 26 août 2000

Cinq heures du mat' j'ai des frissons...
(Je peux pas, je garde le sac à ma copine qu'est aux waters)

Surprise ! L'ordre a changé. L'extrait est au début et la citation à la fin. Quel rebelle je fais.

Cher public,

Je t'écris d'une charmante petite bourgade de l'Ardèche enchanteresse où, pendant quelques jours, le vent terrible de la création du film documentaire a soufflé.

Nous sortons vainqueurs de ce magnifique affrontement, vous et moi.

Nous avons regardé, aimé, parlé, bu des coups jusqu'à ce que, une fraction de seconde, le monde autour de nous aille mieux.

La mer est belle, le drapeau est vert.
Les filles passent, bronzées, charmantes, vêtues de soie aérienne.

Pour être honnête avec toi (une semaine a passé, je peux te tutoyer à présent, cher public), je vais te parler d'homme à homme. Nous nous connaissons un peu mieux, nous pouvons nous dire, les yeux dans les yeux, les secrets que la passion et le punch poussent à livrer à son ami, son frère, son autre soi.

Alors voilà, je vais te dire, je crois qu'hier, j'ai un peu exagéré. Trop de films, trop de cocktails, trop de mots jetés en l'air, trop de désirs et d'envies.

Mais ! Toutes ces émotions jetées en touffes multicolores au hasard de la journée d'hier. Ces émotions que

nous avons lancées au ciel durant les États généraux vont retomber sur le monde en pluie de paillettes incandescentes, telles les scories géniales d'un feu d'artifice culturel et, ne serait-ce que le temps pour une larme de briller dans un éclat du soleil naissant, nous avons, toi et moi, participé à quelque chose de plus grand que nous.

Mademoiselle ? Mademoiselle ?

Il reste encore jusqu'à ce soir pour que, dans le frais d'une salle obscure, ma main glisse sur la vôtre et que votre tête adorable, comme on pose un œuf fragile sur un lit de plumes, s'alanguisse sur mon épaule.

Quel poète je fais !

Il faut que je raconte un truc drôle, une citation qui tue, une formule désopilante... Une anecdote !

Ce matin, une amie à moi, au bout d'un bon quart d'heure d'échange et de mouvements de spectateurs entrant et sortant à la suite de la diffusion de *Lulu* (le premier radiodoc), m'a demandé : « La salle est rallumée depuis longtemps ? »

Et vous ? Avez-vous dormi au cours d'une des projections ? Répondez sans mentir.

« World is a stage ! », Shakespeare.

« Je veux faire un stage », Une étudiante de la Fémis.

« World Cup is mine. », Accueil Public.

« Si on perd, on retourne à la mine. », *Hors Champ*.

Chouk, Schük, Chouque
(Lussas, deux minutes d'arrêt).

Jeudi 24 août 2000

« Huit millions de bouffeurs de popcorn ne me diront jamais comment faire un film. »
Clint Eastwood as John Huston
in *Chasseur blanc, cœur noir*.

Je serais pas un peu fatigué, moi ?

J'espère que vous, vous allez bien.

Vous êtes là depuis longtemps ?

Vous venez d'arriver ?

Vous venez souvent ici ?

Vous buvez quelque chose ?

Moi, je vais prendre de l'eau. Pour noyer un peu le pastis. Ensuite, j'irai vous accueillir à l'entrée d'une salle. Je vous ferais un sourire en regardant votre carte. Je verrai les mêmes films que vous. Un temps plus tard, nous aurons quelque chose en commun. Pour le partager, le critiquer, le passionner. Quelque chose, un prétexte, une expérience pour nous rencontrer.

Je ne mange pas, je ne fume pas, je ne rentre ni ne sors pendant la projection d'un film. C'est mon credo. (Mais quand le noir se fait, j'embrasse mon amoureuse.)

Le tonnerre gronde et les filles sont gentilles... (veste).

Vendredi 25 août 2000

« Je sais pas comment ils font pour mettre de la musique quand Cousteau il est sous l'eau. »
Brève de comptoir.

Je déchire un ticket, je me coince les doigts dans le tourniquet.

Je vous dis que c'est complet, vous me regardez effaré.

Je vous dis que vous ne pouvez pas entrer alors que j'aimerais agrandir la salle rien que pour d'un sourire, votre visage éclairer.

Je vous fais faire un tour de navette, vous êtes mélancolique car vous partez.

Je vous parle à distance, encore trop éloigné ?

Je regarde votre passe, vous êtes heureux d'entrer.

Je vous côtoie au Blue Bar, allons-nous nous parler ?

Je bois une bière au Green Bar et vous regarde danser.

Je vous donne des horaires de bus alors que vous voudriez rester.

Je voudrais que ces moments jamais ne finissent.

Mais qu'est-ce que j'ai aujourd'hui ?
C'est loin d'être terminé !

Profitons, dansons, regardons, continuons, amusons, réfléchissons, aimons et détestons joyeusement ce qui nous arrive.

J'aime regarder les filles... (torticolis)

Mardi 22 août 2000

La peinture au cinéma, c'était pas le truc de Martine. Jérôme, qui brûlait d'envie de découvrir les critofilms de Ragghianti, dut se plier aux goûts de la demoiselle. Puisqu'on avait commencé avec Srebrenica, il fallait finir avec Warriors...

– Toi qui parlais hier de distance, c'est quand même intéressant de voir comment la fiction peut à son tour traiter le sujet !

Jérôme était battu sur son propre terrain. Qu'à cela ne tienne, la fiction, la distance, l'occasion était trop belle, en attendant l'extinction des lumières, de briller aux yeux de Martine en ressortant aussi sec son petit Preminger de poche (en dehors du fait que Jérôme lise un peu trop Skorecki, Preminger était depuis longtemps son dada préféré).

– On a parfois tendance à opposer la distance et la subjectivité, alors que pas du tout ! Regarde Exodus, c'est un film sur l'arrivée des juifs en Israël en 1947, raconté par un homme qui n'est pas à moitié sioniste, et où on ose montrer les terroristes de l'Irgoun sous un jour carrément humain, donc il y a tous les éléments de la plus grande subjectivité. Mais comme Preminger a un point de vue bien marqué sur chacun des personnages, il peut se permettre de poser sa caméra très loin d'eux, et ce faisant il les met tous à égalité.

– C'est pas la distance de la caméra qui fait qu'on a une distance sur le sujet, ce serait trop simple !

– Ben tout dépend comment on l'utilise cette distance. Là, grâce à la façon dont sont utilisés le scope (tout le monde dans le cadre) et la durée, trois heures tout de même, on a constamment le sen-

timent d'un certain partage, et ceci alors qu'on nous raconte l'histoire d'une partition. C'est un peu une formule, mais c'est vrai que là Preminger filme l'inverse de son scénario, et c'est ça qui donne cette sensation d'objectivité ! Plus les personnages sont pris dans des filets, capturés, assiégés, plus il y a d'air autour d'eux !

La lumière s'éteignit. Toute la journée Jérôme bassina Martine avec Preminger, jusqu'à la projection de La Terre des âmes errantes. Jérôme en sortit piteux. Il avait confondu quelques personnages, Martine avait dû lui expliquer, pendant une séquence qu'il ne comprenait pas, qu'on pouvait manger les insectes grillés, et la durée de certains plans lui échappait complètement.

– Arrête de vouloir chercher du sens tout le temps ! Tu te creuses la tête et tu te fatigues et pendant ce temps-là tu ne vois rien.

– Ben toi tu fais quoi pendant qu'on te montre des gens sur la route ou en train de creuser à tire-larigot, t'es bien obligée de penser quelque chose ?

– Je sais pas, je me mets à la place du réalisateur, et s'il insiste sur un plan, insidieusement, comme ça, je me retrouve dans le plan, et c'est suffisant.

– Moi j'ai besoin d'être dirigé plus que ça.

Martine comprit très bien comment Jérôme avait besoin d'être dirigé, elle lui prit la main, et ils allèrent oublier Preminger au Blue Bar.

Mercredi 23 août 2000

Ils sortaient de La Saisie. Martine proposa une petite promenade dans les environs, histoire de respirer un peu.

– C'est affreux, le fait de comprendre seulement peu à peu que sa femme n'est plus là, et la façon dont il tente de la faire encore exister, par tous les moyens, les photos, les poèmes, les lieux de son enfance...

Jérôme ne payait pas de mine non plus.
– Au fond, c'est le principe même du documentaire : on filme toujours pour arracher les choses ou les gens à l'oubli, pour en laisser une trace, pour les faire exister un peu mieux, un peu plus longtemps. C'est assez désespérant : le cinéma vient toujours trop tard, quand la vie a mal fait, et qu'il faut revenir dessus pour réparer, colmater, faire émerger un sens qui n'aurait pas lieu autrement.

– Je trouve pas ça désespérant du tout !
– Mais si, ça veut dire que le point de départ d'un film c'est toujours une disparition, ou la menace d'une disparition. Rien que le Marker de ce soir : pourquoi il se décide à filmer Tarkovski au moment où celui-ci est malade, et jusque sur son lit de mort ?

Martine fit la moue. Jérôme en rajoutait toujours un peu, elle l'aimait bien pour ça, mais parfois ça frisait la prise de tête.

– Ça peut être une envie de rencontre, c'est pas forcément tourné vers le passé comme ça.

– De quelles rencontres tu parles ? S'il y a rencontre elle est forcément fabriquée, suscitée, désirée par un réalisateur qui peut toujours tout maîtriser, à travers son dispositif ou bien après au montage. La vie ne reprend jamais ses droits, on peut croire que si, mais c'est pas vrai.

– Mais plus ton dispositif est fort, plus tu peux te permettre de lui jouer des tours, quêter le grain de sable qui enrayera la machine. C'est ça que je nomme rencontre !

– Finalement c'est peut-être plus honnête de ne filmer que les siens, la famille ou les proches. Au moins, comme c'est très bien dit dans La Saisie, on ne fait pas son cinéma avec les affaires des autres.

– Alors là y'a un petit risque d'asphyxie, non ?

En prononçant ces mots, Martine s'aperçut que l'emploi du temps de la soirée était tout trouvé : Du possible sinon j'étouffe, ce séminaire au titre intrigant, leur tendait les bras en salle 3. En sortant, Martine enchaîna direct :

– Tu vois ce qui me plaît dans ces films, c'est exactement ça : plus que le sujet, plus que le contenu, c'est la relation qu'il y a entre la réalisatrice de Km 250 et son interprète, ou entre celle d'Algérie... et les jeunes qu'elle regarde. Ce sont des choses assez secrètes, mais on les ressent, ça palpite, ça vit quoi ! Et je crois pas que ces films colmatent ou guérissent vraiment quoi que ce soit, ils racontent surtout une rencontre... Elle est là la guérissure peut-être.

Jérôme poussa un profond soupir. Cette nuit-là, il eut un sommeil agité.

Mardi 22 août 2000

« En tournage, ce qu'on me paie, c'est l'attente. Jouer, je le fais gratuitement. »
Dennis Quaid.

« Moi, on me paye même pas l'attente. »
Un intermittent.

Je vous attends devant la salle.
Viendrez-vous ?

Je vous attends pour vous accueillir.
Me souriez-vous ?

Je vous attends pour vous voir. Me plairez-vous ?

Je vous attends pour boire des coups.
Qui paiera la première tournée ?

Mon attente n'a jamais été déçue jusqu'à présent.

Que notre plaisir d'être là ensemble se poursuive à travers les bombes orageuses et les éclats de soleil.

Vous permettez, Monsieur, que j'emprunte votre fille ? (Casquette).

Mercredi 23 août 2000

« Au début, je voulais faire un documentaire. »
Georges Lucas parlant de *Star Wars*.

Je ne sais pas pour vous,
Moi, j'ai chaud.

Je ne sais pas pour vous,
Moi, je vais bien.

Je ne sais pas pour vous,
Moi, je vais encore me coucher très tard.

Je ne sais pas pour vous,
Moi, je vois des films extraordinaires.

Je ne sais pas pour vous,
Moi, j'écoute des gens me dire des choses passionnantes.

Je ne sais pas pour vous,
Moi, je la trouve belle, cette programmation qu'ils passent.

Je ne sais pas pour vous,
Moi, je la trouve belle, cette semaine qui passe.

Je ne sais pas pour vous,
Moi, je la trouve belle, cette fille qui passe.

Belle, belle, belle comme le jour...
(bateau).

Dimanche 20 août 2000

« Le lion et l'agneau partageront la même couche. Mais l'agneau dormira mal. »
Woody Allen.

Les états généraux du film documentaire commencent.

Qui, de l'agneau, du lion, du spectateur, du réalisateur, du programmeur, de l'organisateur dormira le plus mal ?

Qui, du serveur et du consommateur, se fatiguera le premier ?

Qui, du critique et du passionné, s'enthousiasmera d'abord ?

Qui, du soleil et des apéros, me filera le coup de bambou ?

Qui saura ? Qui saura ? (chute).

Lundi 21 août 2000

« Dieu a créé Dune pour éprouver le fidèle. »
Franck Herbert.

« Les états généraux aussi ? »
Moi.

Vous arrivez émus. Le regard habité d'une lueur de désir.

Vous êtes là où vous voulez être, comme moi.

Vous êtes là, suant sous le soleil, comme les autres.

Vous êtes là, impatient comme le suivant.

Vous êtes là, anxieux comme le précédent.

Et, face à face, nous n'avons pas le temps de nous dire pourquoi nous sommes là, l'un et l'autre.

Vous avez hâte de la projection qui vient.

Je regarde le soleil jouer avec les robes légères qui passent, ondulantes, dans la rue.

Nous regardons-nous vraiment ?

Pour un jeu de dupe, voir sous les jupes des filles. (gamelle).

Jeudi 24 août 2000

Ça n'arrêtait plus. Depuis quatre jours ils se gavaient de films à en exploser, se compromettaient dans des discussions interminables avec leurs voisins de table, leurs compagnons de projections et toutes leurs soi-disant connaissances de Paris et d'ailleurs. Jérôme en avait mal au crâne de se gargariser du petit lexique à la page : dispositif, distance, gestion du hasard et fictionnalisation, il fallait toujours en rajouter une couche pour avoir le dernier mot.

La nuit était tombée et à la terrasse du Green, Martine elle-même était en pleine conversation avec une bande de jeunes réalisateurs fauchés et vociférants. Jérôme était consterné : non seulement elle se débrouillait très bien sans lui, mais pire, elle le faisait avec une grâce qui le laissait coi. Elle haussa le ton d'encre un cran :

– On a suivi tout le séminaire « Du possible sinon j'étouffe », et je me disais que finalement derrière ce titre, il y en a un autre, celui du film de Godard et Miéville projeté hier : Ici et ailleurs. Vous avez remarqué comme dans presque chaque film programmé, il y a un ici où il faut vivre et un ailleurs qu'on regrette ou qu'on désire. C'est la question de notre place dans le monde au fond, mais de notre place personnelle, intime, je trouve ça important qu'elle soit posée ici à Lussas, parce que forcément ça devrait nous interroger sur notre place de spectateur et je crois qu'on ne le fait pas assez. On est tous à se dire « comment occuper le monde », mais pendant ce temps-là on occupe un siège de cinéma : en quoi est-ce que c'est une façon d'occuper le monde... si c'en est une ?

Jérôme démissionna. Il se mit dans un

coin et repensa au Vent, revu quelques heures auparavant : la résistance acharnée de Lilian Gish à l'amour, et son acceptation enfin, à la dernière minute... Que c'était beau ! Que c'était bon de se laisser un peu aller au rêve, de s'abandonner aux puissances du faux, sans avoir à en tirer aussitôt un savoir autre que sur soi-même. Il en avait marre d'avaler le cinéma pour aussitôt le recracher, il voulait l'avaler tout court et le garder pour lui, au fond ses émotions ça ne regardait personne. Les proférations du petit groupe formé autour de Martine lui parvenaient par bribes : il eût soudain une soif avide de films bien névrotiques, pas transformables en discours d'aucune sorte, et qui rompraient avec ces films où l'intention des réalisateurs a force de loi sur tout, où la démarche inattaquable justifie toutes les approximations, des films qui rompraient, enfin, avec la tyrannie du sens. Sa sixième bière commençait à lui monter à la tête. À quelques mètres seulement, Martine, toujours en pleine diatribe, continuait obstinément à ignorer sa présence.

Il lui trouva une étrange ressemblance avec Lilian Gish. Même grâce, même douceur. Bien sûr, en réalité, elle ne lui ressemblait pas du tout. Mais comme dirait l'autre, le vent souffle où il veut...

Vendredi 25 août 2000

Dès le matin, ils commencèrent à s'en-gueuler. Jérôme épluchait rageusement le programme du jour, incapable de choisir entre les films de Beckerman et les radiodocs, tandis que Martine cuvait une incommensurable fatigue dans son troisième café.

-Mais laisse tomber les films une seconde, on verra bien en temps et en heure. Moi j'ai plutôt envie de profiter du soleil là, on rentre à Paris dans deux jours et après finies les vacances, alors...

Scandalisé par une démission aussi vulgaire, Jérôme prit la mouche et passa seul la journée aux radiodocs. Ils se retrouvèrent pour Seule avec la guerre, mais en sortant, les choses empirèrent. Martine avait adoré, Jérôme déclencha les hostilités.

-Ouais c'est sûr que c'est, de loin, le meilleur film de la sélection. Mais quand on y réfléchit, si le très bon journalisme d'investigation existait encore, le film pourrait très bien y avoir sa place.

-Oui et alors, c'est quoi le problème?

-Ben le problème c'est qu'il s'agit plus d'une belle enquête journalistique que d'un documentaire de création proprement dit. Il suffit pas de mettre des images super 8, une voix off un peu perso et de filmer son père cinq minutes pour faire exister un film au delà des informations qui y sont données.

-Ce que tu peux être con des fois, avec tes catégories! Moi j'en ai rien à foutre de savoir si c'est un reportage, un documentaire, du journalisme ou un enquête ou je ne sais quoi, du moment qu'il y a du cinéma!

-Oh la la! Et ça veut dire quoi "il y a du cinéma"? C'est quoi cette notion pré-historique?

-Ben j'en sais rien Jérôme, je le dis avec

mes mots à moi. Par exemple la rencontre avec le guide au début, filmée à deux caméras, on commence comme dans une fiction, ce qui est une belle idée pour un film qui va s'acharner à dénoncer les fictions mensongères, amnésiques ou traumatiques du pays. Idem la fin, la musique, le regard caméra...

-C'est super banal comme procédé!

-Justement, c'est assez osé de l'utiliser aussi éhontément, ça manque pas de classe quand même. Et la scène des portes, sur la place, où elle se fait rembarquer par tous les mecs, ça dure, ça dure, c'est terrible, là elle accède complètement au statut de personnage, c'est un grand moment de cinéma, je sais pas comment le dire autrement... Je suis désolée mais ton histoire de catégorie, c'est exactement la même façon de penser que celle des diffuseurs avec leurs histoires de case, de collection, de format, de soirée thema et j'en passe et des horreurs...

C'en était trop. Honteux et humilié, Jérôme passa la nuit à se saouler au Blue Bar en racontant sa journée aux radiodocs à qui voulait l'entendre.

- Ce qui est formidable, dès qu'on est privé d'images, c'est qu'on entre dans une perception moins hystérique des choses. Il y a moins de place à la fascination, au voyeurisme, comme si les oreilles étaient plus adultes que les yeux, qu'elles ne se laissaient pas avoir aussi facilement.

Mais à quoi bon parler, Jérôme savait pertinemment qu'il préférerait masochiquement se laisser infantiliser par les films qu'il aimait, parce que le cinéma c'était l'enfance, et que c'était une sensation trop douce pour jamais s'en défaire. Et puis Martine n'était pas là, et il ne restait qu'un jour pour tout rattrapper.

Samedi 26 août 2000

Dernier jour : déjà les rues étaient plus tranquilles, les files d'attente plus clairsemées.

La semaine s'achevait pour Jérôme sur un échec sans appel : Martine avait certes découvert et apprécié bien des documentaires, mais finalement cela c'était fait sans lui. Il s'était comporté comme un snobinard prétentieux avec ses formules à deux balles sur le cinéma, ce que celui-ci doit être et ne pas être, et il se sentait complètement décrédibilisé. Quand il sortirent des Glaneurs..., il prit garde de ne piper mot.

Sur les hauteurs de la terrasse du Blue Bar, ils contemplaient les crêtes montagneuses et le paysage qu'il leur faudrait quitter dès le lendemain, quand Martine se décida à briser le silence pesant qui s'était installé.

- Ben c'est pas mal, Varda, depuis le temps que tu m'en parles...

- C'est vrai, t'as aimé ?

Elle lui prit la main, Jérôme ne put se contenir.

- Ce qui est le plus touchant c'est qu'elle essaie de filmer le monde d'aujourd'hui avec une petite caméra-dv, donc avec des moyens d'aujourd'hui, mais toujours avec sa méthode qui date de cinquante ans, et que les deux ne se juxtaposent jamais vraiment. Elle a toujours ses tics et ses manies, cette façon bien à elle de filmer les gens par le petit bout de la lorgnette, mais malgré ça elle a encore une vraie envie de se colleter au réel.

- C'est vrai, et puis c'est un film qui est assez malin pour ne pas s'imposer comme un film politique, alors qu'il l'est profondément.

- Et c'est d'une telle authenticité : elle n'a jamais cessé de filmer les pauvres ou les exclus depuis son point de vue de bourgeoise rive gauche, de précieuse ou de candide étonnée par la misère du monde. Elle ne triche jamais avec ça, alors que le nombre de réalisateurs qui n'assument pas d'être des petits-bourgeois !

Martine lança à Jérôme un sourire complice. Finalement, elle l'aimait autant pour les efforts maladroits qu'il déployait dans l'expression de ses doutes et de ses joies de cinéma, que pour l'improbable clairvoyance de ceux-ci. Il le sentit, et détourna la conversation :

- Bon on fête ça ce soir au concert de Bernard Lubat !

- Tu te souviens à Millau, quand il a dit cette phrase : « L'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art » ?

Le jour tombait, Martine était radieuse. Jérôme eut une dernière pensée pour cette vieille pie de Varda, qui continuait à tourner comme si elle avait vingt ans, avec la même foi, le même bonheur communicatif et il en eût les larmes aux yeux. Il pensa que de retour à Paris, il pourrait montrer Uncle Yanco, son Varda préféré, à sa chère Martine. Il pensa à la semaine écoulée. Les États généraux étaient finis et il y avait tant de films qu'il n'avait pas vus, tant de films à voir encore, à aimer et à décortiquer. Tant de films à montrer à Martine.